

167

Auteur Robert FAURD –Philosophe de la vie et de la liberté- 16.04.2014.

Le transfert par Paul de Léna à Patou.

=====

C'est l'histoire dans laquelle, un fille grâce à la suggestion délirante d'un homme, devient la copie de sa défunte femme.

Elle c'est "Patou", lui c'est Paul. L'autre c'était Léna.

=====

Il était coiffeur pour dames et en même temps s'occupait de la petite troupe théâtrale du pays. Il avait une longue expérience des femmes de part sa profession et savait préparer le terrain, pour planter lorsque les circonstances étaient favorables.

Patou venait répéter les scènes de la pièce de théâtre le soir après l'étude, s'il n'avait pas de cliente à coiffer.

Ils étudiaient ensemble, le texte posé sur une grande table devant la fenêtre de son bureau qui donnait sur la rue, dans le prolongement de son salon de coiffure. Ils étaient assis sur une banquette recouverte de velours. En passant, tout le monde pouvait les voir, sérieux et studieux.

Un jour, il avait constaté qu'elle était un peu troublé par la lecture d'une scène d'amour qu'il lui avait déclamé pour lui montrer comment il fallait l'interpréter. Il en avait profité pour placer son premier lien. Alors qu'elle allait partir et qu'ils étaient debout dans le recoin qui reliait la boutique au bureau, il lui avait dit :.

- Tu sais que tu es belle, tu deviens une femme, tu me rappelles Léna, ma défunte compagne. Elle était comme toi, des yeux merveilleux et une grande douceur dans toute son attitude. Parfois, elle était comme un bébé, elle aimait la douceur, les caresses, les baisers d'amoureux qui expriment mieux les sentiments que les paroles. Lorsque je l'ai connu, elle avait ton âge et de suite nous avons été amoureux. Mais, il ne faut plus que je pense à elle, je la retrouverai au ciel.

- Ne soyez pas triste Monsieur Paul., vous rencontrerez bien un jour quelqu'un qui vous rendra heureux et vous aimer comme votre femme le faisait.

- J'ai peur que non. Je vis avec mes souvenirs. Personne ne comprend ma solitude et ma souffrance, les gens sont gentils avec moi, mais personne ne m'aime ou veut m'aimer.

- Moi, je vous aime bien.

- C'est gentil de le dire, mais ça s'arrête là.

- Non ! C'est sincère.

2*** - C'est vrai ! Tu m'aimes, tu voudrais me faire plaisir ?

- Bien sûr ! Qu'est ce que vous voulez que je fasse ?

- Pas grand chose.

- Mais quoi ?

- J'aimerais t'embrasser, comme j'embrassais Léna lorsque nous étions rien que nous deux. Juste un baiser, pour me rappeler le temps où j'étais heureux et que le plaisir partagé coulait en nous. Tu ne peux pas savoir comme elle aimait les baisers.

- Je veux bien que vous m'embrassiez, mais je ne sais pas.

- Ce n'est pas difficile, laisse moi faire, ça s'apprend tout seul.

Il l'avait dans l'instant pris dans ses bras et lui avait donné un voluptueux baiser sur la bouche. Elle avait eu chaud d'un coup. Elle venait de recevoir son premier baiser sensuel et elle en était toute chavirée. Ce jour là, il n'avait pas insisté. Il fallait attendre les réactions de la fille.

Le lendemain lorsqu'elle est venue répéter, elle semblait tout à fait normale. Au moment de partir, il lui avait dit :

- Tu n'es pas fâchée pour le baiser d'hier ?

- Non ! pourquoi ? C'est pas défendu de s'embrasser, pas vrai ?

- Si les deux en ont envie, c'est pas défendu, c'est la preuve qu'ils s'aiment bien et nous ont s'aiment bien, n'est ce pas ? En as-tu parlé à ta maman ?

- Oh, ben non !

- Pourquoi ?

- Elle m'aurait fâché, elle aurait dit que c'était pas de mon âge.

- Tu crois, qu'il y a un âge pour s'embrasser ?

- Oui ! Quand même.

- J'aimerais t'embrasser encore. Tu m'as tellement fait penser à Léna., que je n'en ai pas dormi de la nuit. Tu es pareille, aussi belle et fraîche, et ton baiser avait la même chaleur.

- Non ! Il ne faut pas !

3*** Là, c'était le tournant à bien prendre. Ou c'était l'échec, ou c'était la porte ouverte vers l'avenir. Il fallait charger la bourrique.

- Comme tu es belle dans ton refus, tu me rappelles Léna. lorsqu'elle jouait la comédie. Dis le encore, "il ne faut pas".

Patou avait été surprise par ce ton lyrique et ne savait plus quoi dire. La réalité et la fiction se mélangeaient dans son esprit. Avait-elle été actrice ou elle même dans sa réponse. Avait-elle eu les accents de la femme de ce pauvre Monsieur Paul, qui semblait retrouver en elle sa compagne ? Elle était sans voix, l'esprit troublé. Profitant de ce blocage, Monsieur Paul l'avait prise dans ses bras, lui avait donné non plus un, mais des baisers et comme la veille la tête de Patou avait tourné. Il aurait pu profiter de son avantage et aller plus avant, mais il en était resté aux baisers, attendant son heure.

Ils étaient devant la table, lorsque, innocence ou perversité, en bougeant, la jupe de Patou avait remonté et découvert la moitié de ses cuisses. Monsieur Paul avait posé nonchalamment sa main sur le genoux de la fille, en disant :

- Tu ne trouves pas que l'on est bien, lorsque nous ne sommes que tous les deux ?

- Oh, Oui ! On est bien.

Monsieur Paul avait noté qu'elle n'avait pas refusé sa main, aussi, il l'avait de suite mise lentement en action.

- Comme tu as la peau douce, même là. Ma femme disait toujours: "ma peau est aussi douce que celle d'un bébé". Tu penses que la tienne est aussi douce que celle d'un bébé?

En toute innocence Patou avait dit :

- Oh, oui ! Elle est très douce.

C'était la réponse qu'il attendait pour avancer. Immédiatement, il avait glissé sa main en remontant sous la jupe de Patou et posé ses doigts soignés dans la vallée que ses cuisses formaient. Ce geste, s'était poursuivi par une caresse du bout des doigts et monsieur Paul avait dit dans le mouvement :

- Oui ! C'est la même, ta peau est merveilleusement douce, c'est un vrai plaisir de la toucher, de te toucher.

- Mais ! Qu'est ce que vous faites Monsieur Paul ? Il ne faut pas poser vos mains là, avait dit d'une voix étranglée Patou.

4*** - Et pourquoi ? J'ai toujours caressé ma femme et mon chat pour leur montrer mon affection et mon amour. Je n'ai plus qu'un chat, j'ai donc des caresses en réserve, il faut bien que je les utilise.

- Je ne sais pas, mais ma maman elle m'a dit qu'il ne fallait pas me faire tripoter par les gars.

- Je ne suis pas un gars et avec moi c'est pas pareil, tu as confiance, je ne veux pas te faire de mal, bien au contraire.

- Oui ! Bien sûr ! Mais ça me fait drôle, vous croyez que les chats ça leur fait pareil ?

- Bien sûr ! C'est la même chose. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi un chat aimerait les caresses et que les femmes ne les aimeraient pas. Et pourquoi je caresserais mon chat pour lui faire plaisir et que je ne te caresserai pas toi.

- C'est pas pareil !

- Si c'est pareil, les caresses, c'est des caresses.

Une chaleur langoureuse envahissait Patou, elle aurait voulu résister, mais elle sentait qu'elle devenait toute drôle. Lui en profitait en disant.

- Comme tu es belle et je sens que tu aimes les caresses comme Léna les aimait. C'est comme les sourires, c'est gratuit et c'est bon. Tu ne peux pas dire que je te fais mal avec mes doigts. Je ne vois pas pourquoi tu serais privée de caresse ?

- Non ! Mais, si ma mère savait que je vous laisse mettre votre main sur mes cuisses, elle me traiterait de tous les noms et me passerait une sacrée raclée.

- Ton père doit bien lui faire des choses parfois, mais elle les gardes pour elle toute seule, elle ne t'en parle pas. Si tu ne lui dis pas, c'est pas moi qui vais le lui apprendre.

- C'est bien vrai ?

- Pourquoi, je lui dirai ?

- Des fois, pour me faire fâcher.

X - Ne t'inquiète pas pour ça, je te jure sur ma défunte femme que jamais je ^{ne} dirai rien à ta mère. J'ai seulement envie de te faire plaisir et comme tu es exactement comme ma femme, je sais comment il faut faire.

- Vous ne me ferez jamais de mal ?

- Pourquoi voudrais-tu que je te fasse du mal ?

5*** - On dit que les hommes, des fois, ils attrapent les filles et qu'ils les étranglent.

- Où as-tu vu ça ?

- Dans les journaux, ma mère me fait lire les articles et elle dit que "si les filles elles s'étaient tenues, ça ne leur serait pas arrivé".

- Tu me vois t'étrangler ?

- Ben non ! Pas vous !

- Alors ne penses pas à ça. Moi, je ne veux pas te faire du mal, mais du bien.

Il hésitait à aller plus loin. Mais elle semblait assez bien partie pour accepter la suite et il exerçait une pression entre ses cuisses pour les faire écarter.

- Détend toi, laisse toi aller, tu ne risques rien avec moi.

Elle avait progressivement écarté les cuisses en s'abandonnant. Profitant de cet avantage, il avait fait glisser sa main dans le couloir des jambes un peu maigres qu'elle ne refusait pas au toucher de l'homme. Elle perdait petit à petit du terrain. Vu de la rue, elle semblait attentionnée à la liasse de papiers qui étaient devant elle. Il avait repris :

- Tu es bien comme Léna, tu es douce, douce.

Sa main était remontée jusqu'au confluent des cuisses et il avait senti sous ses doigts la culotte toute humide. C'était indiscutablement bon signe.

- Détend toi bien , je vais faire faire ron-ron à ton petit chat.

- Quel petit chat, avait-elle dit la voix enrouée ?

- Celui que tu as là !

En disant cela, il avait saisi à pleine main toute la motte de la fille. Elle avait sursauté, mais de suite, il avait dit :

- Ne bouge pas, regarde Madame Renard qui passe devant la fenêtre. Dis lui bonjours.

Patou, comme un zombi avait fait un sourire à Madame Renard, pendant que Monsieur Paul assurait sa prise d'une main et de l'autre faisait un petit signe à la brave dame qui ne pouvait se douter de ce qui se passait sous la table.

6*** - Ecarte bien les cuisses, je vais te faire du bien. Je vais caresser ton minou.

- Mais, il ne faut pas me toucher là !

- Si ! C'est là que c'est bon. Tu dois bien le savoir, Tu dois bien le toucher quelques fois ?

- Non ! C'est pas vrai ! Je ne me touche pas !

La petite canaille, elle devait bien se tripoter de temps en temps, mais elle gardait ces choses pour elle.

- J'ai pas dit que tu faisais des vilaines choses toute seule, mais des fois, ça démange, alors faut bien se gratter un peu la fourrure, pas vrai ?

- Si c'est ça, je ne peux pas dire que je ne me suis jamais grattée.

- Les femmes, c'est comme les chats, ça a une belle fourrure entre les jambes, je caresse la fourrure de mon chat, je vois pas pourquoi, je ne caresserai pas la tienne ?

- C'est pas pareil, là, c'est défendu.

- C'est bien à toi pourtant ?

- Bien sûr, mais faut pas y toucher !

- Faut pas y toucher si tu veux pas, mais si tu m'autorises, je peux ? Juste un peu, pour voir si tu es comme elle était ?

- Alors juste un peu, pour voir.

Ca devait la démanger la petite, pour qu'elle accepte. Il ne se l'était pas fait dire deux fois et avait écarté de suite, mais en douceur, le bord de la culotte bien trop grand pour les longues cuisses de la fille et avait passé ses doigts dessous. A ce contact, elle avait tressailli en écartant involontairement largement les genoux. Il avait approuvé.

- Oui ! Comme ça, c'est bien.

Sa main était entrée en contact avec une courte mais épaisse toison qu'il avait caressé longuement avec ses doigts joints sans rien tenter d'autre, comme il l'aurait fait sur le front d'un chat. Patou se laissait aller à l'engourdissement provoqué par ce contact non agressif et essayait de se représenter les sensations d'un animal. Mais au bout d'un moment, elle s'était rendu compte que c'était bien elle qui était concernée et que des sensations nouvelles, ayant pour origine la main de monsieur Paul, irradiaient tout son corps, comme le font les ondes, lorsque l'on jette une pierre dans l'eau.

7*** Sous les caresses de la main de l'homme, la fente de Patou s'ouvrait lentement. Il sentait sous ses doigts une abondante lubrification qui allait lui permettre d'atteindre en douceur sa cible. Son majeur, avait comme innocemment glissé dans la faille ouverte par ses caresses et après quelques titillements sur une aspérité, qui n'était pas son but, il l'avait fait glisser lentement tout au bas et pénétrer dans une fissure qui semblait être en attente de cette visite.

Patou, elle, ne s'attendait pas à ce que la caresse de chat se transforme en un geste de conquête de son intimité jusqu'à ce jour inviolé, ni aux réactions de plaisir que ce simple doigt déclenchait en elle.

C'était inattendu, un monde nouveau s'ouvrait à elle. Monsieur Paul, lui s'appliquait à faire aller et venir son doigt en essayant de détecter les points sensibles, (en particulier le point G, que tout le monde cherche sans le trouver) tout en effleurant avec son pouce le clitoris. Il n'était pas intéressé à sensibiliser cet endroit, car une vraie femme, était pour lui une vaginale. Les clitoridiennes se passent d'homme, mais pas les vaginales. Il fallait qu'elle jouisse et que le plaisir vienne globalement de son sexe, ensuite tout serait plus facile. Il ne fallait surtout pas, comme certaines femmes le pensent, croire que le sexe avec son vagin, c'est sale et défendu, alors que le clitoris, c'est propre et autorisé. Il ne voulait surtout pas s'arrêter au "touche pipi" avec elle.

Patou tendue comme une arc, sentait une tempête se préparer en elle et subitement l'orage avait éclaté ébranlant tous son corps. Pour la première fois elle avait joui. Il l'avait serrée contre lui et au bout d'un moment avait dit :

- Tu vois, je ne t'avais pas menti. Tu es, comme était Léna, elle aimait que je lui caresse la chatte, comme je l'ai fait pour toi et elle avait son plaisir. J'aimais bien la caresser pour la rendre heureuse.

- Oh ! Monsieur Paul , j'ai honte, je crois que j'ai crié.

- Il ne faut pas avoir honte d'avoir du plaisir, c'est naturel.

- Si le plaisir c'est ça, je peux dire que c'était très bon. Je ne savais pas que des choses comme ça existaient. Toutes les femmes ça leur fait pareil ?

- Non ! On dit que la moitié ne jouissent jamais, mais ça doit venir des hommes qui ne savent pas y faire.

- Ce qui m'est arrivé, c'est jouir ?

8- Oui ! On dit aussi avoir un orgasme. J'aime "intime-orage". Mais le mot importe peu, ce qui compte, c'est que ce soit bon.

- Je pense que ma mère doit jouir, car des fois ça fait du pétard dans la chambre avec mon père. Elle pousse de ces couinés, faut y entendre. Je croyais qu'il lui faisait mal, mais j'ai compris maintenant. Un jour j'ai demandé à ma mère s'il la battait dans le lit, elle m'a répondu "il ne me bat pas, mais c'est tout comme, il me trousse comme une bête, faut voir ça, les hommes faut les supporter quand on est mariée. Tu veras quand ça sera ton tour, quand tu auras la bague au doigt, j'te dis qu'ça. Faut les supporter..."

Patou venait régulièrement chez monsieur Paul. Lorsqu'ils étaient seuls, d'un geste naturel, il passait sa main sous la table et la caressait jusqu'à ce qu'elle soit heureuse. C'était simple, sans problème, sauf un jour où il avait mis deux doigts au lieu d'un. Elle avait crié, en disant qu'il lui avait fait mal. Pendant quelques jours, elle n'avait plus voulu qu'il la touche. Il n'avait pas insisté et s'était contenté de baisers savants, qu'elle avait appris à rendre. Puis un jour, il avait fait le pitre et s'était glissé sous la table en disant :

- Je suis un chien affamé, je vais manger ton chat.

En même temps, il avait glissé sa tête entre les cuisses de Patou, tout en l'attirant au bord de la banquette et posé ses lèvres sur son sexe qu'elle avait senti subitement enfler.

- Arrêtez ! Monsieur Paul, mais qu'est ce que vous faites ?

Il ne l'écoutait pas et avait écarté la culotte et saisi le clitoris avec ses lèvres et ses dents. Elle avait tenté d'échapper à cet étrange carnivore, mais sans succès. Le plaisir que sa volonté refusait de cette façon, le moins qu'elle pouvait juger inconvenante, la gagnait lentement. Elle avait cessé de se refuser à la bouche gourmande, lorsqu'au creux de ses reins, elle avait senti la montée inexorable du plaisir. Lui, avait relâché sa prise, et c'était maintenant à pleine bouche et à grands coups de langue qu'il menait Patou au septième ciel. Ca n'avait pas été long, deux ou trois minutes pas plus et les soupirs autant que les coups de reins de Patou avaient signalé à monsieur Paul qu'elle jouissait comme une damnée. Un sourire était venu sur ses lèvres, il approchait du but, il n'était pas pressé, c'est bien connu le meilleur c'est toujours avant. Elle ne pourrait pas se plaindre du meilleur elle en avait.

Le lundi, le salon de monsieur Paul était fermé. Souvent, il allait à la pêche ou faire des courses. Ce lundi, le jour qu'il

9*** attendait est arrivé. Les parents de Patou étaient partis à un enterrement et elle lui avait téléphoné pour le lui signaler.*****

- Viens vite, passe par derrière, qu'on ne te voit pas.

Elle était venu sans attendre, de suite en arrivant il l'avait prise dans ses bras et l'avait embrassé de longues minutes tout en promenant ses mains sur tout son corps.

- Enfin, depuis le temps que j'espérais ce jour. Une journée bien à nous. Tu vas t'habiller avec les vêtements de Léna, tu vas quitter tes habits de fille et prendre ceux de femme, tu vas entrer complètement dans sa peau.

Il l'avait conduit dans sa chambre et avait ouvert la porte des penderies. Là, elle avait été éblouie par le nombre de vêtements qu'elles contenaient. Lui, tournait autour en disant:

- Met cette robe. Met ses chaussures. Tu es Léna, tu es Léna réincarnée. Comme tu es belle, plus belle qu'elle. Quelle grâce, quelle beauté.

Il y mettait le paquet. Il était lyrique et faisait des grands gestes. Elle se changeait derrière un paravent pour qu'elle ne soit pas gênée devant lui, mais il ne perdait rien du spectacle de son déshabillage grâce à un jeu de miroirs. Elle se prenait pour un mannequin et était toute étourdie de toutes ces toilettes qu'elle mettait et quittait après les avoir présentées à son seul spectateur admiratif et qui n'était pas avare de compliments. Il laissait tranquillement le temps passer et attendait les premiers signes de lassitude. Lorsqu'elle dit :

- J'en suis toute étourdie.

- On va se reposer un peu. On va manger quelques gâteaux et boire un coup.

Ils avaient sans histoires été à la cuisine et tout naturellement Monsieur Paul avait été chercher dans sa cave une bouteille d'un petit vin blanc qu'il avait en réserve. Il avait rempli au trois quart deux verres de vin, et ils avaient trinqué.

- C'est du bon et il est frais.

Patou ne craignait pas de boire un petit coup. Son père disait toujours "le vin, ça donne des forces". Aussi sans hésiter elle avait bu son verre, ensuite ils avaient mangé des gâteaux et rebu un verre. Lorsqu'ils étaient retournés dans la chambre elle avait le feu aux joues et était en pleine forme. Il était temps que Monsieur Paul reprenne l'initiative.

10*** - Je crois que tu as presque tout essayé, mais comme tu es merveilleuse, je vais t'autoriser à passer la robe de marié de Léna. Mais juste la passer, ensuite on la range de nouveau.

- Alors ça, vous êtes gentil ! J'aurai pas cru que vous me feriez ce plaisir.

- Eh, ben si, tu vois !

X Il avait sorti avec délicatesse la robe d'un carton et grâce au petit vin blanc, c'est en culotte et petite chemise qu'il la lui avait passée.*****

- Tu veux mettre la chemise de nuit ?

- Oh oui ! Je veux bien !*****

Il lui avait défait ses cheveux qui tombaient sur ses épaules et l'avait conduit devant la glace.

- Regarde, comme tu es belle !

Dans le miroir, elle voyait une jeune mariée vêtue d'une longue chemise qui allait se mettre au lit.

- Tu vas te reposer un peu maintenant.

Il l'avait prise par la main et l'avait conduite vers le lit qu'il avait ouvert et l'avait délicatement allongée, puis recouverte en même temps qu'il l'embrassait chastement sur le front. Il avait disparu un instant pour revenir à son tour vêtu d'une ample chemise qui lui descendait jusqu'aux pieds. Elle vivait un rêve tout éveillé, une mariée dans un lit blanc, un marié qui s'installait à ses côtés, qui la prenait dans ses bras et lui donnait un voluptueux baiser sur la bouche.***

Il était penché sur elle et avait tout naturellement glissé un genou comme un coin entre ses cuisses qu'elle avait écarté sous la pression, la brèche étant faite il avait mis son second genou et s'était ainsi trouvé en surplomb entre ses cuisses.

Puis, il s'était appuyé sur elle, ventre contre ventre, leurs sexes s'étaient trouvés comme par hasard face à face. Elle avait senti une chose dure à travers le tissu prendre place entre ses cuisses et se lover dans sa fente. Monsieur Paul par des petits mouvements du bassin montrait que cette chose pouvait être caressante. Elle avait réagi en disant :

- Mais qu'est ce que vous faites ?

- Je vais te faire du bien. Tu es belle et sensuelle comme Léna, laisse toi bien aller. Aujourd'hui on a le temps, je vais te donner du plaisir autrement. Léna aimait toutes sortes de

11*** caresses, fais moi confiance, je ne veux pas te faire de mal et ça va être très bon.

- Non ! Laissez moi ! J'ai peur ! Vous allez me faire des choses qu'il ne faut pas. J'ai pas encore l'âge.

- Ne dis rien ! Tu ne sais pas ce que je veux faire.

Il frottait lentement son sexe sur celui de Patou tout en continuant de l'embrasser. Lentement une sensation nouvelle prenait place dans l'éventail des bonheurs de la fille. Une chose vivante et indépendante faisait sa place dans les plis de son sexe, au travers du tissu soyeux, cela semblait gros et dur, rien à voir avec un doigt. Comme à chaque fois, le plaisir s'insinuait en elle et elle perdait la notion des réalités, toute à la délectation des sensations qui l'imprégnait et qui semblait destinées à une autre dont elle avait pris la place. Profitant de cette situation, Monsieur Paul avait décidé de jouer la scène finale.

- Léna tu es revenue, Léna je t'aime. Je te veux toute. Tu vas être à moi mon amour. Tu vas être toute à moi. Que tu es belle et désirable.

Depuis déjà longtemps, lorsque Patou était en présence de monsieur Paul, elle se sentait Léna. Ce n'était pas Patou qui était là, mais Léna réincarnée, sa femme qu'il adorait en l'adorant elle. Elle était, ils étaient dans leur chemises de mariés. Elle savait qu'un jour, elle allait, aller jusqu'au bout de son transfert, pour voir ce qu'une autre femme pouvait vivre. Mais aujourd'hui, elle avait peur de faire le saut.

Monsieur Paul lentement tirait vers le haut la chemise de Patou qui tentait de la retenir baissée d'une main. Mais il sentait que petit à petit la résistance diminuait. La pensée de la posséder brutalement et de faire cesser ce jeu lui était venu, elle n'était pas en position de résister, mais il voulait que les choses se passent en douceur du fait de la grosseur de son sexe, bien au dessus de sa moyenne il le savait. Non ! Il fallait attendre qu'elle jouisse et ensuite profiter de l'état d'inconscience qu'elle aurait après avoir pris son pied. La chemise était maintenant remontée jusqu'à mi cuisses. Il suffisait d'un petit effort pour découvrir son ventre. Il fallait enfoncer le clou.

- Comme je t'aime, comme je t'aime, tu me rends fou.

En même temps il avait abandonné la traction sur la chemise pour la serrer dans ses bras et lui faire sentir encore plus fort sa verge isolée de sa chatte par les deux épaisseurs de tissus des chemises. Elle suffoquait sous ses baisers et se tortillait pour établir un contact plus doux entre leurs deux sexes. Il en avait rajouté avant d'agir :

12**** - Tu es belle, tu es belle. Tu m'inspires des caresses folles. Je vais te donner du plaisir comme jamais tu n'en as eu, ça va être très bon.

Il avait fait descendre sa main entre leurs deux corps et soulevé sans résistance les deux pans de chemises mettant ainsi leur deux ventres à nu, face à face.

- Mais qu'est ce que vous faites. Non, je ne veux pas ! Il ne faut pas ! Je suis trop jeune !

- Mais je ne vais pas te faire de mal, je vais te caresser autrement, c'est tout.

Tout en parlant, il faisait monter et descendre son sexe d'un lent mouvement du poignet dans la fente glissante de Patou.

- Ecarte bien, tu vas aimer ça.

La fille sentait que le bouquet final était pour bientôt et elle avait rassemblé ses dernières forces pour dire.

- Mais, qu'est ce que vous avez dans la main ? Qu'est ce que vous allez me faire ?

- C'est mon petit lutin qui fait des douceurs à ta chatte, il veut te faire du bien.

- Je sens qu'il est gros, il est énorme. Vous voulez le faire rentrer dans mon ventre, comme vos doigts ? Vous allez me baiser ?

- Il n'est pas très gros, tous les lutins des hommes sont pareils. Il te fait du bien, pas vrai ? Il va te faire jouir mieux que mes doigts, il les remplace mais en mieux. Je vais juste la mettre au bord pour que tu sentes sa douceur et sa chaleur.

CHAPITRE 3 LE TRANSFERT

17

Non ! Il ne faut pas, vous savez bien que je suis vierge.

- Ne dis pas de bêtises, tu n'es plus vierge depuis longtemps.
- C'est pas vrai ! J'ai jamais couché avec un homme.
- Ca n'a rien à voir, si mes doigts rentrent dans ton vagin, c'est bien que tu n'es plus vierge.
- Alors c'est vous, avec vos doigts...
- Ca change rien, mais je ne veux pas te forcer, je veux seulement te faire du bien
- Sûr que vous ne la rentrerez pas ?
- Non ! Juste un peu au bord. Juste au bord, d'accord ?
- Oui ! Juste au bord, un petit peu.

Monsieur Paul n'avait pas à ce faire répéter cette autorisation et la porte était plus qu'entrebâillée maintenant. Il savait quelle était étroite, malgré qu'il l'ai travaillé avec plusieurs doigts. Mais, une verge ce n'est pas pareil, c'est moins facile à contrôler, mais c'est aussi plus souple, plus rampant et elle était trempée de mouille comme l'étui qui lui était destiné. Il avait d'un petit coup de rein essayé de faire pénétrer le bout? mais elle avait réagi de suite :

- Non ! Non ! Pas ça ! Ca fait mal ! C'est trop gros, je suis trop jeune pour ça.

Il était revenu en arrière en disant :

- Tu te contractes et tu es serrée comme les lacets de la bourse d'un avare. Mon petit doigt ne pourrait même pas y entrer. Ca ne fait rien, je te le mettrai une autre fois. Ce qui compte, c'est que je te fasse plaisir comme d'habitude, mais en meilleur, puisqu'on est tranquille dans un lit.

Elle était au bord du plaisir et seul la peur l'empêchait de se libérer de ses tensions et la verge représentait un menace qui semblait la bloquer. Aussi, il était descendu tout simplement au fond du lit et en quelques coups de langues il l'avait conduite au septième ciel. Il avait attendu quelques minutes et était remonté sans précipitation vers sa bouche pour la tranquilliser, en passant sa main sur tout son corps.

- Tu as vu, je ne t'ai pas fait de mal. J'aime te sentir jouir, moi ça ne fait rien, si je n'ai rien. Ce qui compte c'est toi.

14*** Et vian ! La femme confronté avec son égoïsme, le pauvre type qui donne et ne reçoit jamais rien.

- Vous aimeriez vraiment me la mettre un petit peu ?

- Bien sûr ! Mais ça fait rien. C'était pour toi. Pour que tu sentes ce que Léna ressentait. Elle était comme toi au début, elle avait peur de mon lutin, elle ne voulait qu'avec les doigts ou la langue, après elle en riait et voulait toujours le lutin.

- Je veux bien essayer encore, mais il faut commencer comme d'habitude avec les doigts et ensuite si vous voulez vous la mettez un peu au bord.

Voilà qu'elle donnait des directives maintenant. En fait, elle voulait sentir cette chose dure dans son ventre pour voir et tant pis si elle était grosse. Mais la peur de souffrir existait aussi. Monsieur Paul s'exécutait avec douceur, ses doigts étaient caressant et en même temps ouvraient un peu plus la porte, la fille connaissait ce contact et s'ouvrait en rêvant à l'énorme chose qui allait la pénétrer dans un moment, car elle savait que le jeu prenait fin et qu'elle allait être envahi. Le plaisir venait lentement et de l'intérieur cette fois ci. Elle s'offrait sans pudeur à la pénétration des doigts connus qui la fouillaient. Une nouvelle fois, le plaisir est venu, subitement, brutalement, violemment. Une fois l'ouragan passé, elle était restée anéantie sur le lit, les jambes écartées et le sexe baillant, luisant et offert.

En douceur, il était revenu se glisser entre ses cuisses et avait de suite appuyé sa verge à l'entrée du vagin restée en partie ouverte par le retrait des doigts. Elle était sortie de sa léthargie pour dire d'une voix presque inaudible car elle ne voulait pas sortir de son rêve :

- Fais doucement, fais doucement et reste au bord je t'en prie.

Elle avait employé le tutoiement, c'était le signe de sa rédition.

- N'ai pas peur, je ferai doucement.

Il avait poussé un peu plus et la tête de son membre grosse comme une prune avait été avalée par la chatte largement ouverte de la fille.

- Arrête ! Tu me fais mal, je le sens, il est énorme, ne vas pas plus loin ou tu vas me défoncer.

- Encore un peu, juste un peu.

- Non ! Si ! Mais juste un peu.

15*** Il ne relâchait pas sa pression, mais en fait c'était elle qui progressivement acceptait dans son ventre l'énorme matraque de monsieur Paul. Il avait su attendre, attendre que la fille se fasse. Qu'elle accepte son doigt, ses doigts. Il avait attendu et préparé le terrain mais aujourd'hui c'était son jour à lui. Depuis déjà longtemps, elle n'était plus vierge. Certainement depuis le jour où elle avait eu mal. Maintenant il recueillait sa récompense, son membre bien en place entraît lentement dans le ventre de la fille, forçait dans sa chair qui acceptait ce mandrin énorme comme l'aboutissement inexorable de son accession à l'état de femme.

Il était presque entièrement en elle, mais elle ne semblait plus pouvoir faire l'effort de s'ouvrir jusqu'au fond. Elle gémissait comme un petit animal blessé et marmonnait : "Non ! Non ! Il ne faut pas ! C'est trop gros ! Il connaissait ce moment privilégié. La femme l'acceptait malgré ses souffrances, se soumettait à sa volonté et lui laissait l'honneur de lui porter le coup de grâce.

- Dis que tu la veux toute.

- Non ! C'est horrible, c'est énorme. Laissez moi, vous avez tout eu. Mon ventre est écartelé.

- Au contraire, c'est bon, tu vis le plaisir de la souffrance, tu ne laisserais pas ta place en cet instant.

- Si ! Je souffre trop. Je suis paralysée de douleur, mon ventre va éclater.

- Tu connais en ce moment le plaisir suprême, que tu ne connaîtras peut être plus jamais.

- Non ! Je souffre le martyr.

- Alors demande moi de t'achever. Dis que tu la veux toute. Dis que tu la veux enfoncée jusqu'à la garde.

- Non ! Vous allez me tuer. Je vais mourir.

- Dis, jusqu'à la garde.

Elle était à bout, elle n'en pouvait plus et finalement soumise, elle avait dit dans un souffle :

- Oui ! Oui ! Jusqu'à la garde ! Oui ! Toute et que je meure.

Il avait eu ce qu'il voulait. Elle avait demandé, comme une délivrance, le coup de sabre libérateur de son attente. C'était l'extrême, le don total et la soumission.. Il fallait la finir, puisqu'elle l'avait demandé. Aussi, d'une pression continue il était entré en elle jusqu'à ce que leurs pubis se touchent. Se sentant prise totalement, elle était devenue comme folle et

16*** avait poussé un hurlement de joie hystérique qu'elle avait étouffé en mordant son bras, puis totalement libérée elle s'était déchaînée.

- Oui ! Oui ! Ecrase moi ! Fais moi mal ! C'est bon. C'est bon de souffrir pour ton plaisir.

Il avait été comme électrisé par ces paroles et s'était libéré de ses chaînes de contrôle en la pilonnant comme une bête. Il serrait les dents pour retenir son plaisir qui donnerait le signal de la fin de ce moment unique qui ne se renouvellerait certainement jamais, ni pour la fille, ni pour lui non plus.

- Oui ! Je te défonce. Je te perce. Que ta souffrance se mêle à ton plaisir. Je vais jouir ma Patou-Léna chérie, je vais éclater en vous, je vais éclater en toi.

- Oh ! Mon chéri, je meure ! Je pars ! Je pars dans l'infini ! Ton lutin grossit encore et je sens qu'il m'inonde de lave brûlante. Je disparais dans ce volcan qui éclate dans mon ventre en feu et me projette dans un autre monde. Ah ! Je joui, mais tu jouis aussi je le sens.

Dans une communion parfaite, ils avaient traversé l'espace sidéral pour éclater comme une super-nova.

DE 20 sur 93

2206 mots.

F A V R 7